

Le Pays basque actuel, c'est d'abord un cadre géographique et humain divisé en sept territoires ou « provinces historiques » entre la montagne et la mer, de l'Adour à l'Ebre, de l'ouest pyrénéen à la côte atlantique, de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, et la population compte à peu près 3 millions d'habitants dont 245.000 en France.



En France, le **Labourd** (200.000 hab), dont Ustaritz fut la « capitale historique » tandis que Bayonne (45.000 hab) est aujourd'hui la principale ville basque française, la **Basse Navarre** avec Saint-Jean-Pied-de-Port (1.800 hab) et la **Soule** avec Mauléon-Licharre (3.500 hab) sont réunies au Béarn depuis 1790 dans le département appelé d'abord Basses Pyrénées puis **Pyrénées Atlantiques** dont la ville béarnaise de Pau est le chef-lieu.

En Espagne, le **Guipuzcoa** (700.000 hab) dont Saint-Sébastien (185.000 hab) est la capitale, la **Biscaye** (1.100.000 hab) autour de Bilbao (360.000hb) et l'**Alava** autour de Vitoria-Gasteiz (227.000 hab.) forment la « Communauté Autonome du Pays basque (Euskadi) » tandis que la

Navarre (600.000 hab.) avec Pampelune (200.000 hab.) constitue une « Communauté forale » spécifique.

Mais l'éclatement politico-administratif n'éclipse pas une certaine unité du fond de peuplement, le maintien de caractères propres malgré les brassages de populations, que les défenseurs de cette unité expriment dans la formule : « les sept font un ». De nombreux chercheurs de différentes disciplines se sont interrogés sur cette originalité linguistique, anthropologique, juridique, culturelle... et sur les origines des Basques, échafaudant de multiples hypothèses. C'est surtout la langue qui constitue l'élément essentiel de l'identité basque et le principal fil conducteur de ces recherches.

L'originalité linguistique des Basques

La langue basque, « l'euskara », plus ou moins présente, donne les contours de l'« euskal herria », le pays de la langue basque, qui ne coïncide pas strictement avec le cadre historique et administratif des 7 territoires du Pays basque. On considère en général le basque comme la langue d'Europe la plus ancienne encore parlée in situ ; c'est une langue non indo-européenne à l'instar des langues finno-ougriennes, et vraisemblablement préindo-européenne. Le basque, préfiguré dans l'Antiquité par la langue parlée dans un vaste espace entre la Garonne et l'Ebre, s'est différencié progressivement d'avec le gascon plus fortement influencé par le contact avec les langues celtiques et le latin, et il s'est maintenu dans la zone actuelle, en dépit des remous de l'histoire, avec des emprunts lexicaux aux autres langues mais une forte continuité de la grammaire. Il a bénéficié d'une renaissance culturelle depuis le dernier quart du XIX^e siècle, marquée entre autres par la création d'une « Académie de la langue basque » en Espagne en 1919. Au début du XXI^e siècle, le nombre de locuteurs et de « bilingues réceptifs », comprenant ou lisant le basque sans le parler couramment, avoisinerait 1,25 million sur les 3 millions d'habitants. La proportion de Bascophones est plus forte sur la côte en Espagne et, inversement, à l'intérieur des terres en France. La langue basque est co-officielle avec l'espagnol dans la « Communauté Autonome du Pays basque » et la partie septentrionale de la « Communauté forale de Navarre ». Minoritaire dans le reste de la Navarre, elle y est soit dépourvue de statut officiel, soit admise à certains avantages dans une zone mixte à laquelle Pampelune appartient. En France, le français est la seule langue officielle mais le basque est aussi enseigné dans un cadre associatif ou public. Outre les menaces anciennes et actuelles pesant sur les langues régionales dans des sociétés en mouvement, le basque connaît la division

en plusieurs dialectes et l'académie de la langue basque a contribué à la création d'un « basque unifié » qui est la langue officielle là où le basque a acquis ce statut, utilisée au moins en partie dans l'enseignement, les médias et l'administration.

Les Basques dans l'histoire

1 - **Les premières mentions** des ancêtres des Basques dans nos sources latines et grecques énumèrent des tribus du nord-ouest de la péninsule ibérique dont celle des **Vascons** et ce terme est souvent généralisé pour désigner les populations anciennes d'une vaste zone entre Garonne et Ebre. Présentant les divers « peuples » de la Gaule, César distingue nettement les Aquitains des Gaulois de la Gaule celtique. **La conquête romaine gagna l'Espagne puis la « Gaule chevelue »** sans épargner l'actuel Pays basque inclus dans l'organisation provinciale romaine. Dans un épisode de guerre civile de la fin de la République romaine, la guerre du sénat contre Sertorius, Pompée créa vers 75 av JC la cité de **Pompaleo**, origine de Pampelune. Une **voie romaine** importante relia Bordeaux à Astorga dans l'actuelle province de León en passant **par Roncevaux et Pampelune**. Les Romains introduisirent la vigne et l'olivier, exploitèrent les ressources en métaux, importèrent leurs modes de vie ruraux et urbains et sous le Bas-Empire, le christianisme commença à se répandre. Mais la romanisation ne marqua pas autant le pays basque que ses périphéries gasconnes ou celtibères qui furent fortement latinisées.

2 - **Puis vinrent les grandes invasions** de peuples germaniques ou scythiques, Vandales, Alains, Suèves et surtout les **Wisigoths** qui bâtirent un vaste Etat de la Loire à l'Espagne, avec Toulouse comme capitale avant d'être repoussés dans la péninsule ibérique après la défaite que leur infligea Clovis, roi des Francs, à Vouillé (507). Ne conservant que la Septimanie (le Languedoc) au nord des Pyrénées, **ils recentrèrent leur Etat sur l'Espagne** en installant bientôt leur capitale à Tolède. Alors que le christianisme romain prévalait chez les Hispano-romains, les Wisigoths professaient un christianisme arien, hérésie trinitaire condamnée en 325 par le concile de Nicée, mais ils se rallièrent finalement au christianisme nicéen à partir de la conversion du roi Récarède en 589. **Les Basques** vécurent alors **quelque peu en marge** des zones de domination franque au nord et wisigothe au sud entre soumission et résistance.

Le royaume des Wisigoths s'effondra brutalement au début du huitième siècle sous les coups de nouveaux envahisseurs, venus cette fois-ci du midi et de l'orient, les Arabo-berbères musulmans, et bientôt, **il n'y eut plus une Espagne mais des Espagnes.**

Dès le vivant du prophète et son exil de la Mecque à Médine (622 début de l'Hégire), une lutte armée opposa les premiers musulmans aux Mecquois jusqu'à la soumission de ces derniers. Après la mort de Mahomet (632), ses successeurs, les premiers califes, lancèrent dans toutes les directions une guerre de conquête, en entraînant dans les razzias des troupes recrutées au fur et à mesure dans les pays conquis. Cette conquête devait conduire les musulmans jusqu'à l'Indus à l'est et s'épuiser à l'ouest en Gaule au sud de la Loire. Après l'Égypte, la Libye, le Maghreb, **les conquérants arabes et berbères traversèrent en 711 le détroit** auquel leur chef, Tarik ibn Ziyad, donna son nom (Djebel Tarik : Gibraltar) et dominèrent bientôt presque toute la péninsule ibérique.

3 – Mais une résistance se maintint puis se renforça au nord de l'Espagne dans les Asturies, en Navarre et en Aragon pyrénéen, favorisée par le relief montagneux du nord (chaîne cantabrique et Pyrénées), et bientôt aussi par le glissement de l'activisme des musulmans vers la lutte contre les Francs, en Aquitaine et Catalogne surtout. **Des Etats chrétiens s'organisèrent** progressivement, constituant malgré leurs spécificités et leurs rivalités, la « Spania » engagée dans la « Reconquista » et la « Repoblacion », face à la zone dominée par les musulmans, « al Andalus », elle-même d'abord unie puis fragmentée.

Parmi les Etats chrétiens qui prirent forme, **le royaume d'Iruna-Pampelune**, apparu vers 824, **allait devenir le royaume de Navarre** et rassembler plus ou moins largement les Basques dans le seul Etat spécifique qu'ils aient connu, jusqu'à sa conquête par Ferdinand d'Aragon en 1512 et son intégration incomplète dans le royaume espagnol de ses successeurs, le nord passant sous l'influence puis dans le giron du royaume de France.

Ce royaume de Navarre se construisit **entre** et éventuellement **contre**

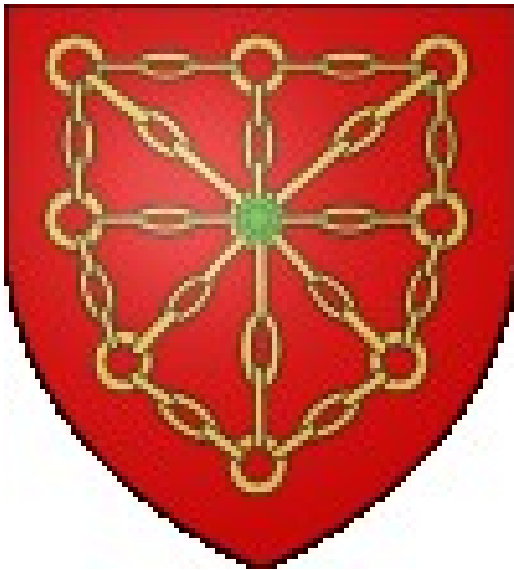
- le royaume ou l'empire des Francs carolingiens dont est issue, entre autres, la Francie occidentale, ancêtre du **royaume de France**,

- les Etats chrétiens voisins et rivaux de la Navarre qui émergèrent à leur tour dans les premières étapes de la « Reconquista », Léon, Galice, Castille et Aragon en partie regroupés selon les aléas dynastiques et les luttes armées,

- et enfin au-delà, l'aire de domination musulmane qui connut (1) - l'unité sous l'émirat (711) puis califat (931) de Cordoue jusqu'en 1031, puis (2) - l'éclatement en plusieurs « royaumes de taïfas », (3) - les tentatives de reconstitution de l'unité par les Almoravides puis les Almohades du Maroc et enfin (4) - un nouvel éclatement ne laissant

finalement subsister que le royaume de Grenade reconquis par les « Rois Catholiques » en 1492.

Jusqu'en 1234, **les 16 premiers souverains navarraïns furent des Basques** et l'on retient en particulier **Sanche III le Grand (1000-1035)** qui étendit la Navarre aux dépens de la Castille et de l'Aragon, et **Sanche VII le Fort (1194-1234)** qui participa avec Pierre II d'Aragon et Alphonse VIII de Castille à la **victoire de Las Navas de Tolosa** sur le calife almohade le 16 juillet 1212.



La légende (?) veut que Sanche et ses cavaliers aient traversé les lignes ennemies et cassé les chaînes qui entouraient (le camp almohade ? les réserves ? la tente du chef ?). En souvenir de cet épisode, le roi aurait fait figurer ces chaînes sur les armes de la Navarre, avec au centre l'émeraude du chef musulman sur un fond rouge rappelant la victoire sanglante. Mais cette interprétation est contestée.

Ce royaume ne put rassembler durablement tous les Basques. **Les actuelles provinces espagnoles de la « Communauté autonome »** furent, chacune avec sa propre histoire, des enjeux entre le royaume de Navarre et ses voisins des Asturies puis de Castille. Ce dernier royaume qui devait finir par regrouper plusieurs Etats originels, étendit sa domination à l'Alava et au Guipuzcoa en 1200, à la Biscaye en 1379.

Au nord des Pyrénées, le destin de la Basse-Navarre s'inscrit dans l'histoire du royaume de Navarre jusqu'au début du XVI^e siècle. **Mais le Labourd et la Soule** furent des vicomtés dépendant des **ducs de Gascogne puis d'Aquitaine**. Le mariage en 1152 de l'héritière des comtes de Poitiers et ducs d'Aquitaine, Aliénor, avec Henri Plantagenêt qui devint roi d'Angleterre en 1154 fit passer l'Aquitaine sous la domination de **rois d'Angleterre** d'origine française. Vassaux incommodes du roi de France pour cette vaste région, ils établirent leur domination en particulier sur le Labourd et la Soule dont les vicomtes perdirent leur pouvoir. Bayonne qui bénéficiait de son rôle de débouché de la Navarre depuis l'annexion de la Biscaye et du Guipuzcoa par la Castille fut séparée administrativement du Labourd. Cette domination anglaise dura jusqu'à la **fin de la « guerre de**

Cent ans » et la pleine réintégration de ces deux territoires dans le royaume de France sous le règne du roi de France Charles VII en 1449-51.

La Navarre, rassemblant donc finalement une partie seulement des Basques resta un Etat indépendant mais sous des **souverains étrangers, surtout français de 1234 à 1512**, en raison de la transmission du trône par les femmes. Et l'on vit se succéder des souverains de la maison française de Champagne, puis les quatre derniers rois capétiens directs de France, Philippe le Bel et ses trois fils (« les rois maudits » !) qui portèrent pour la première fois le titre de « roi, de France et de Navarre », suivis de la famille d'Evreux issue d'un frère de Philippe le Bel, d'un intermède aragonais d'où sortit une guerre civile, et enfin des maisons françaises de **Foix-Béarn** et d'**Albret**. Mais **en 1512, Ferdinand d'Aragon**, veuf d'isabelle de Castille, appuyé par le pape Jules II, en lutte contre le roi de France en Italie, s'empara du royaume de Navarre, et ni Catherine de Foix-Béarn et son époux Jean d'Albret, ni leur fils Henri II de Navarre ne purent reconquérir leur royaume mais ils en gardèrent **le titre et le territoire de Basse Navarre** au nord des Pyrénées, finalement abandonné par Charles I d'Espagne (c'est-à-dire Charles Quint du Saint-Empire). Henri II de Navarre épousa Marguerite de Valois, sœur de François I^{er} et leur fille, Jeanne d'Albret épousa Antoine de **Bourbon**, prince de sang royal, descendant d'un des fils puînés du roi Saint Louis. Leur fils, qui porta d'abord le nom d'**Henri III de Navarre, devint en 1589 Henri IV « roi de France et de Navarre »**. Louis XIII rattacha la Basse-Navarre à la France en 1620, mais garda le titre de « roi de France et de Navarre » comme tous les Bourbons jusqu'à ce que les premiers temps de la Révolution fassent de Louis XVI un « roi des Français » mais le titre de roi de France et de Navarre fut encore repris par la Restauration en 1814/15-1830.

4 - Désormais les provinces basques furent réparties entre les royaumes de France et d'Espagne qui en respectèrent assez largement la personnalité et en particulier les « fueros » en Espagne et « fors », « libertés », « franchises » ou « privilèges » en France. La Haute Navarre garda son statut de royaume au sein de l'ensemble espagnol. Ces régions entretenirent, malgré les rivalités locales, des relations économiques importantes de part et d'autre de la frontière, commerce maritime ou terrestre, accords pastoraux, contrebande... Et elles participèrent à l'histoire des deux pays, en particulier à la grande aventure coloniale espagnole en Amérique, mais aussi aux luttes des deux grands royaumes de France et d'Espagne.

A l'origine de ces guerres, on trouve le prolongement des rivalités franco-aragonaises en Italie puis surtout le véritable encerclement du

royaume de France par les possessions des Habsbourg tel qu'il apparaît à partir de Charles Quint,

- (1) héritier du royaume d'Espagne et de ses dépendances italiennes et américaines par sa mère Jeanne (la Folle), fille d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand d'Aragon,

- (2) héritier aussi par son père Philippe le Beau lui-même fils de Marie de Bourgogne et de Maximilien de Habsbourg, des anciennes possessions des ducs de Bourgogne hors du royaume de France au nord et à l'est, des Pays-Bas à la Franche-Comté,

- (3) et toujours par son père, héritier des domaines patrimoniaux des Habsbourg dont l'Autriche et d'une prédisposition de fait au choix des 7 électeurs du Saint-Empire romain germanique qui l'élirent au trône impérial en 1519 contre le roi de France, François I^{er}.

L'abdication de Charles Quint en 1556 et le partage de ses Etats entre son fils, Philippe qui reçut les Espagnes, les possessions italiennes, l'héritage bourguignon et l'empire colonial et son frère Ferdinand qui reçut l'héritage autrichien et impérial n'atténua guère la menace parce que les possessions espagnoles enserraient toujours le royaume de France et parce que les Habsbourg d'Espagne et les Habsbourg d'Autriche entretenaient une forte solidarité.

Les luttes entre Français et Espagnols sur terre et sur mer aux XVI^e et XVII^e siècle concernèrent directement les provinces basques qui durent renforcer les fortifications des ports et des villes de l'intérieur.

Après les guerres des règnes de François I^{er} et Henri II, puis l'intervention espagnole dans les dernières phases des guerres de religion, l'épisode majeur fut la « **Guerre de Trente ans** » qui se termina par la victoire de la France, **le traité des Pyrénées de 1659, et le mariage à Saint-Jean-de-Luz du jeune roi Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.** (voir le développement sur l'île des Faisans)

Mais les guerres reprirent vite, jusqu'à la montée d'un petit-fils de Louis XIV sur le trône d'Espagne au prix de la plus dure des guerres du règne personnel du « Grand Roi », la « Guerre de Succession d'Espagne » (1701-1713/14) qui opposait désormais la France et l'Espagne au royaume d'Angleterre, aux Habsbourg d'Autriche, aux Provinces-Unies... Les meilleurs rapports entre les deux pays sous la souveraineté des deux branches des Bourbons (« il n'y a plus de Pyrénées » aurait dit l'ambassadeur d'Espagne lors de l'acceptation par Louis XIV de la couronne d'Espagne pour son petit-fils) amenèrent la paix entre eux au XVIII^e siècle (sauf un épisode de 1719) jusqu'aux derniers grands conflits après la première chute des Bourbons de France, au cœur de la Révolution et de l'Empire.

5 - Deux grandes séries d'événements ébranlèrent l'ordre ancien

- **La Révolution française** dans sa phase la plus dure, centralisatrice aux dépens des libertés anciennes que la monarchie avait plus ou moins maintenues, persécutrice du clergé et de la religion, lancée dans une guerre ruineuse pour les populations et en particulier pour les ports de la côte basque soumis au blocus anglais, suscita des réactions hostiles réprimées par les représentants en mission qui déportèrent des villages entiers dont Sare, Ascain, Espelette... La tentative napoléonienne de faire de l'Espagne un royaume satellite au profit de son frère Joseph suscita **la « guerre d'indépendance »** avec intervention anglaise et les Basques furent concernés, surtout dans la dernière étape du repli des Français, marquée par la prise, le sac et la destruction de la ville de Saint-Sébastien par les soldats anglo-portugais de Wellington, ce qui est encore commémoré le 31 août.

- **Les guerres carlistes, guerres civiles entre Espagnols**, concernèrent fortement le Pays basque. A l'origine, une crise successorale chez les rois bourbons d'Espagne, lorsque Ferdinand VII qui mourut en 1833 laissa le trône à sa fille Isabelle âgée de 3 ans, sous la régence de sa mère, Marie-Christine, suscitant les protestations de son frère puiné, don Carlos, au nom de la loi salique de rejet des successions féminines que les Bourbons avaient importée en Espagne et que Charles IV et son fils Ferdinand VII avaient abolie de leur propre chef. S'ensuivirent **trois guerres, 1833-39/40, 1846-49, 1872-76** qui, au-delà de la querelle dynastique, opposèrent en fait deux Espagnes comme conséquence décalée de la tentative de greffe napoléonienne d'une partie de l'héritage révolutionnaire dans le royaume de Joseph, puis du règne très réactionnaire de Ferdinand VII : d'un côté les partisans de don Carlos puis de ses successeurs, catholiques, légitimistes, traditionalistes, attachés à la monarchie ancienne respectueuse des « fueros », et de l'autre, les partisans d'Isabelle (puis après son éviction en 1868 les partisans des pouvoirs qui lui succédèrent en 1868-76, dont la Première République 1873-74 très éphémère), libéraux, éventuellement anticléricaux, modernistes, centralistes, favorables à l'unification législative et fiscale de l'Espagne... Au Pays basque, **les paysans pyrénéens de Navarre ou du Guipuzcoa fournirent des troupes au carlisme**, soutenus par leurs curés, tandis que la bourgeoisie des villes soutint plutôt le camp opposé. Les libéraux, bénéficiant d'abord de l'aide française et anglaise, l'emportèrent finalement et après la période troublée 1868-74, Alphonse XII, fils d'Isabelle monta sur le trône, mais le carlisme se maintint, avec ses prétendants. **Les fueros basco-navarrais furent largement démantelés** et la Navarre considérée

jusqu'à la fin de la première guerre carliste comme un royaume au sein de la couronne d'Espagne, ne fut plus qu'une province. Cet épisode inspira à Pierre Benoit le roman « Pour don Carlos » en 1920



(Les Carlistes avaient adopté un drapeau orné de la « Croix de Bourgogne », une croix de Saint-André rouge aux branches écotées sur fond blanc. Ce fut jadis l'emblème des ducs Valois de Bourgogne qui avaient fait de saint André le saint patron du duché et de l'ordre de la toison d'or. Il passa ensuite aux Habsbourg héritiers de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et épouse de Maximilien de Habsbourg. En l'adoptant, les Carlistes montraient leur attachement au souvenir des Habsbourg d'Espagne qui avaient mieux respecté les libertés traditionnelles que leurs successeurs bourbons.).

6 - Le Pays basque espagnol connu à la fin du XIX^e siècle un début d'industrialisation, **des changements sociaux, culturels, politiques**, du moins dans les zones urbaines où l'industrialisation attira des migrants du reste de l'Espagne parlant souvent le castillan, porteurs d'autres coutumes, d'autres mentalités, d'autres orientations politiques voire religieuses, qui



apparaissaient **menaçantes pour l'identité basque**. En même temps, la marche vers l'unification législative et fiscale du royaume d'Espagne suscitait de vifs mécontentements. Bientôt, à partir d'un réveil culturel plus ancien, l'affirmation d'une identité basque prit une dimension politique, entre régionalisme et nationalisme. **Sabino Arana-Goñi (1865-1903)** réclama la reconnaissance du peuple basque comme une nation souveraine fondée sur une histoire très ancienne, une

langue, une religion, des traditions, des fueros que l'Etat espagnol ne respectait plus et même, sur l'existence d'une « race basque », et il combattit pour l'émancipation des provinces basques jusqu'à la création d'une « Euzkadi » catholique et fédérale contre le centralisme, le libéralisme, le capitalisme, le socialisme...

En 1895, il fonda le premier parti basque ouvertement nationaliste sous le nom de « Parti nationaliste basque » (PNV en espagnol avec V= Vasco et EAJ en basque) qui, à partir de la Biscaye, progressa bientôt dans les autres provinces basques. La Navarre se montrait cependant plus autonomiste que nationaliste

Sabino Arana et son frère ont créé en 1894 un drapeau représentant d'abord la Biscaye mais repris ensuite par les mouvements basques et en particulier, les gouvernements des deux périodes d'autonomie de l'Euskadi en 1936-37 et depuis 1979. Cet « Ikurrina » porte une croix blanche symbolisant la religion catholique et la présence de Dieu, surmontant une croix de Saint-André verte en référence au chêne de Guernica, c'est-à-dire aux fueros de Biscaye et de façon plus



générale, aux libertés traditionnelles des Basques, ces deux croix sur un fond rouge représentant le peuple basque, conformément aux devises « Les Basques pour Euzkadi et Euzkadi pour Dieu » ou « Dieu et l'antique loi ».

Sous le règne d'Alphonse XIII, fils posthume d'Alphonse XII né en 1886, la dictature de Primo de Rivera (1923-1930) suspendit la vie politique et lutta fermement contre le nationalisme basque. Le tournant essentiel survint lorsque des élections municipales consacrant la victoire des Républicains, poussèrent **Alphonse XIII à se retirer en 1931**, sans abdiquer, laissant place à la Deuxième République.

7 - Le deuxième épisode républicain divisa le Pays basque espagnol. Les nationalistes du PNV et les Carlistes réclamèrent un statut d'autonomie et suscitèrent de vifs débats sur la répartition des pouvoirs entre Madrid et une entité basco-navarraise, en particulier pour les affaires religieuses, alors que le pouvoir central s'engageait dans une politique fortement anticléricale et qu'une agitation antireligieuse se développait dans le pays. Les Navarrais rejetèrent finalement un projet amendé que les Basques des trois provinces acceptèrent comme moindre mal. Mais dans un contexte de forte agitation politique et d'alternance de majorités à Madrid, l'adoption du statut d'autonomie des trois provinces fut repoussée, et ce n'est qu'après les élections de 1936 gagnées par un front populaire et le début de la guerre civile qu'il fut adopté et que **José Antonio Aguirre devint le premier lehendakari**, chef du gouvernement autonome d'Euzkadi tandis que les Navarrais restaient à l'écart et que les Carlistes en particulier connaissaient un renouveau au sein de la « Communion traditionaliste » de Fal Condé. La guerre civile creusa le fossé entre

l'Euzkadi fidèle à la République et beaucoup de Navarrais mais aussi de Basques des trois provinces qui combattirent avec les nationalistes dans les rangs des « requetés » et sur leurs propres valeurs « pour Dieu, la Patrie et le Roi » (évidemment pas un roi de la branche d'Alphonse XIII mais le prétendant considéré comme « légitime »). Fal Condé dut cependant bientôt s'exiler et Franco imposa l'entrée des Carlistes dans la nouvelle Phalange en avril 1937.

Dés 1937, les provinces d'Euzkadi durent se rendre et **perdre l'éphémère statut d'autonomie**. La Biscaye et le Guipuzcoa déclarées « provinces traîtresses » furent privées des derniers restes de libertés traditionnelles tandis que l'Alava et la « loyalissime Navarre » purent les garder dans une reconstruction unitaire de l'Etat espagnol.

8 - De 1937-39 à 1975, sous la dictature du général Franco, le Pays basque connut, comme le reste du pays, l'absence des grandes libertés, la répression des vaincus de la guerre civile et la centralisation politique et administrative, mais aussi culturelle et linguistique au profit de la langue castillane. Le PNV qui avait soutenu la République malgré son attachement au catholicisme, fut interdit. Et **un gouvernement basque en exil** fut créé à Paris.

Dans cette période de dictature et face au PNV accusé d'immobilisme, et aux autres forces politiques, naquit en 1959 un nouveau mouvement, **Euskadi ta Askatasuna (Pays basque et Liberté) ou ETA** qui affirma de plus en plus nettement dans les années 1960 des orientations indépendantistes, marxistes et révolutionnaires, et qui choisit la « lutte armée », c'est-à-dire, en ce cas, le recours aux attentats, aux enlèvements et extorsions de fonds. Le premier attentat mortel eut lieu en 1968 et l'un des plus spectaculaires fut l'assassinat en décembre 1973 de l'amiral Luis Carrero Blanco, chef du gouvernement et considéré alors comme probable successeur de Franco. L'évolution radicale de ce mouvement provoqua tensions, départs et scissions. En 1974, « l'ETA politico-militaire » se sépara de « L'ETA militaire » en privilégiant la lutte politique mais sans renoncer à la violence. L'ETA bénéficia longtemps de facilités de repli en France.

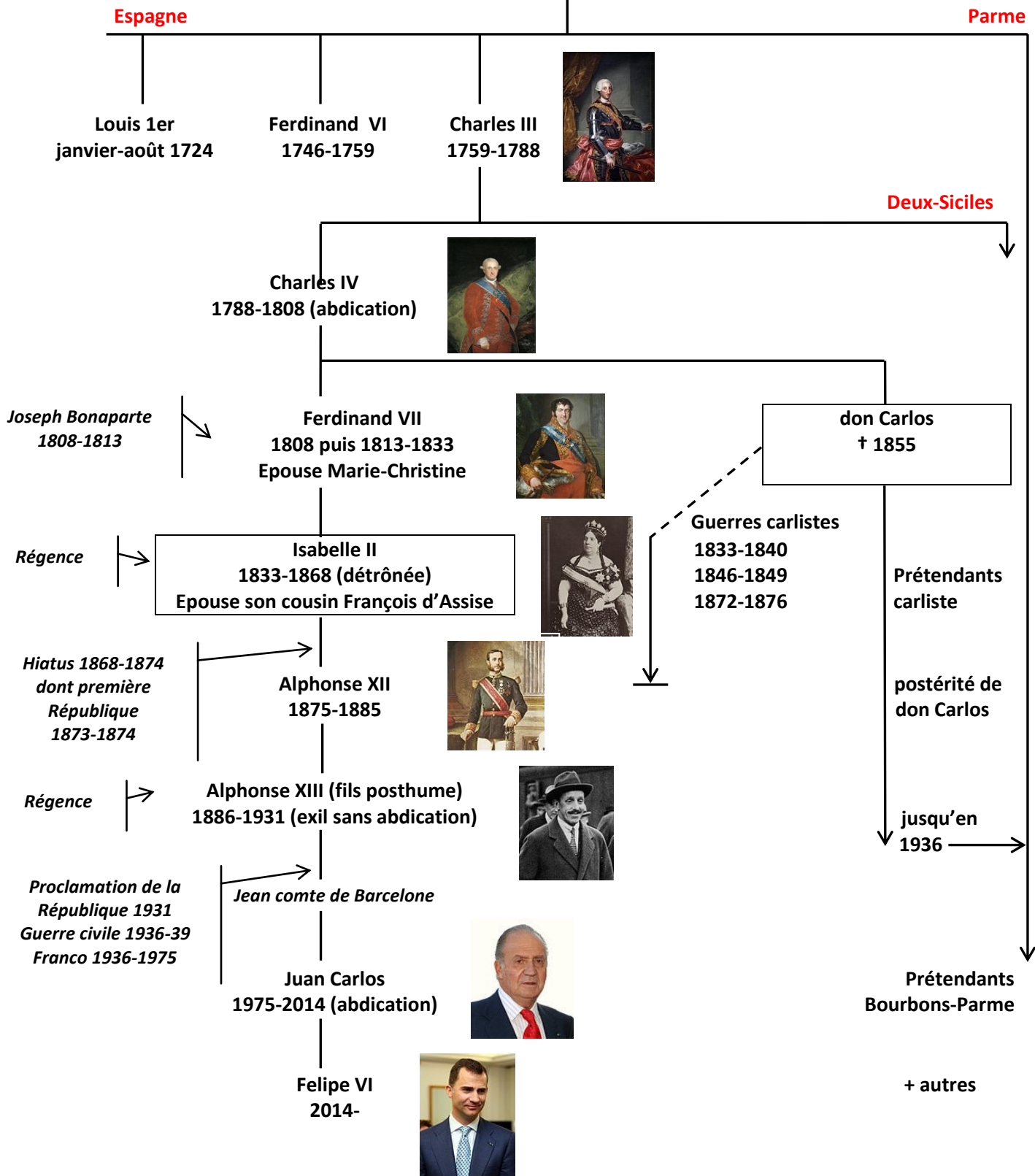
9 - La mort de Franco en 1975 fut suivie de la « Transition démocratique » de 1975-82 dans laquelle, le roi Juan Carlos, petit-fils d'Alphonse XIII désigné à sa succession par Franco, contribua de façon décisive à l'avènement de la démocratie libérale et à l'étouffement d'une tentative de coup d'Etat militaire. **Une nouvelle constitution fut adoptée en 1978** et elle permit **l'accès à l'autonomie** de plusieurs provinces. La mise en œuvre en fut rendue difficile au Pays basque en raison de la dispersion des forces nationalistes, des réticences navarraises quant à une réunion avec les trois autres provinces, de l'émergence dans la vie politique d'une gauche révolutionnaire émanant de l'ETA, le parti **Herri Batasuna**, et

en raison aussi, malgré l'amnistie de 1977, de la poursuite des **attentats de l'ETA**, qui fit de l'année 1980 la plus meurtrière de son histoire. Finalement, les trois provinces s'organisèrent en **une communauté autonome** longtemps dirigée par le PNV, **tandis que la Navarre**, rejetant l'incorporation dans cette communauté, **choisit une amélioration du régime foral**. Chacune des deux communautés disposa de son parlement, de son gouvernement et d'une administration pour ses domaines de compétence qui concernent largement la fiscalité, la police, le système scolaire, les médias, la politique économique...

L'ETA, qui avait d'abord lutté contre la dictature franquiste, **combattit désormais le réformisme démocratique** en revendiquant l'indépendance totale et le socialisme, avec toujours des divergences internes, des « trêves » et des tentatives de négociations vite interrompues. Ses attentats qui avaient entraîné la mort de 43 personnes durant la dictature, en ajoutèrent **784 dans une Espagne démocratique** ainsi que de nombreux blessés entre 1977 et 2011. Les Etaras repliés en territoire français profitèrent d'abord de la passivité des gouvernements français et certaines autorités espagnoles favorisèrent l'intervention de « **groupes antiterroristes de libération** » (**GAL**) qui éliminèrent des Etaras surtout au Pays basque français entre 1983 et 1987 jusqu'à ce que la France adopte avec Charles Pasqua une fermeté nouvelle contre l'ETA. L'opinion évoluait défavorablement et lorsqu'en 1997 l'ETA enleva puis assassina un jeune conseiller municipal, l'émotion fut à son comble et des millions d'Espagnols descendirent dans les rues. Les trêves de 1998 et 2006 furent sans effets, mais finalement, une efficacité policière accrue, avec la collaboration de la France, un élargissement et un renforcement de la répression judiciaire, un amoindrissement majeur des relais sociaux et la mise hors jeu des relais politiques comme Batasuna, affaiblirent profondément l'ETA. **L'organisation annonça la fin de la « lutte armée » en octobre 2011**, cinquante deux ans après sa création, quarante trois ans après son premier assassinat et deux ans après son dernier attentat meurtrier...

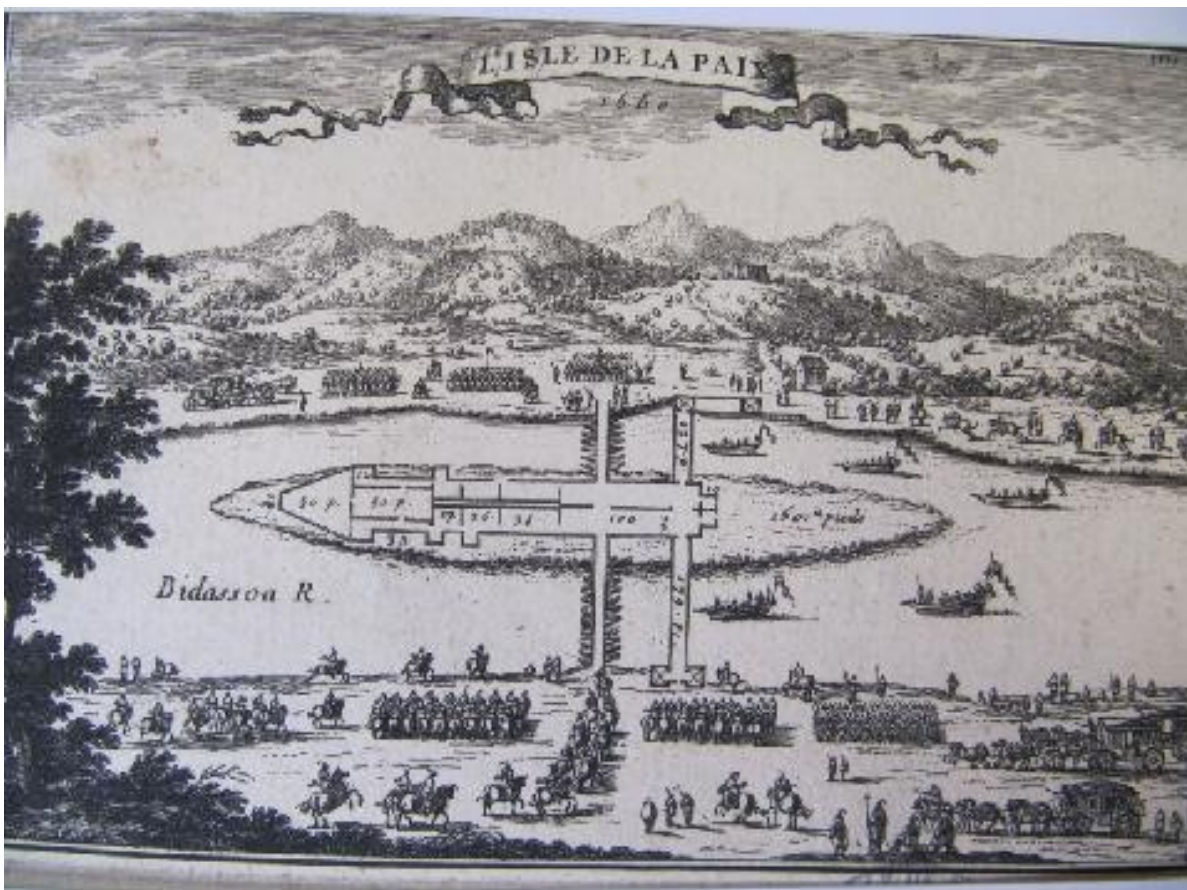
Les Bourbons d'Espagne

Philippe V, petit-fils de Louis XIV
 Roi d'Espagne 1700 (1724) - 1746



L'île des Faisans

Entre Hendaye et Fontarabie, au milieu de la Bidassoa qui sert de frontière entre France et Espagne, ce petit îlot fut le théâtre de quelques moments majeurs des rapports entre les deux pays. En 1526, après le désastre de Pavie, François I^{er} prisonnier de Charles Quint, y fut échangé contre ses deux fils emmenés comme otages par les Espagnols. En 1615, dans un contexte de rapprochement de Marie de Médicis et Philippe III, on y échangea la princesse Elisabeth, sœur de Louis XIII promise au futur roi Philippe IV contre l'infante Anne d'Autriche (certes espagnole mais de la famille des Habsbourg) qui allait épouser Louis XIII. Et surtout, les difficiles négociations de la fin de la guerre de Trente ans y furent finalement conduites en 1659 au plus haut niveau par Mazarin assisté d'Hugues de Lionne et le principal ministre espagnol, Luis de Haro, qui s'y rencontrèrent pendant trois mois. Tout fut fait pour maintenir l'égalité



entre les deux parties. Un logement double y avait été aménagé avec deux ponts de chaque côté.



Là eut lieu aussi après la conclusion de la paix l'entrevue historique du 6 juin 1660 : le jeune roi Louis XIV accompagné de Mazarin et de sa mère Anne, qui avait pu, la veille, revoir son frère le roi d'Espagne, y rencontra Philippe IV qui conduisait sa fille Marie-Thérèse. Le peintre Charles Lebrun immortalisa la scène sur un tableau qui servit de carton pour une tapisserie des Gobelins.

Après le mariage par procuration du 3 juin à Fontarabie, le mariage en présence des deux fiancés fut célébré le 9 juin en l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz.

Durant les périodes de guerre, les Basques des deux côtés de la frontière essayèrent de maintenir la continuité des relations économiques par des accords locaux entre vallées ou entre secteurs côtiers, tels les « Traités de Bonne Correspondance » conclus dans l'île des Faisans à maintes reprises, entre représentants de Bayonne et du Labourd d'une part, du Guipuzcoa et de Biscaye d'autre part et sanctionnés par les deux souverains.

L'île des Faisans qui ne se visite pas est gérée en condominium avec changement d'administration tous les six mois.

Les Fueros ou fors et la société traditionnelle basque

Le terme latin forum désignant en particulier une place publique où siégeait un tribunal a été repris en espagnol ou en français (fueros, for) d'une part pour nommer le tribunal dont relève une affaire et d'autre part pour indiquer les coutumes, privilèges (privae leges, lois particulières), libertés (au sens ancien) dont jouissaient une communauté rurale, une cité, une province... et c'est le sens pris en compte dans ce développement.

Les Basques ont bénéficié au Moyen Age et dans les temps modernes (XVI^e-XVIII^e siècle) d'un tel droit coutumier transmis oralement puis par écrit, d'origine « ancestrale », et prenant valeur, à leurs yeux, de pacte avec leurs seigneurs puis avec leurs souverains. En Biscaye où coexistaient des institutions locales et une seigneurie, le rattachement à la couronne de Castille au XIV^e siècle fit passer les attributions du seigneur au roi, et ses représentants vinrent à chaque nouveau règne s'engager en son nom à respecter les fueros en prêtant serment sous le « Chêne de Guernica » qui figure sur le blason de cette province mais qui symbolisa et continue à symboliser aujourd'hui dans l'actuelle Euskadi l'attachement des Basques aux libertés traditionnelles.



(Au fil des siècles, « l'arbre père » a laissé la place à des rejetons successifs, objets de soins très attentifs. Celui qui se dressait en 1937 lors du fameux bombardement de Guernica fut épargné mais dut être remplacé en 2005. Des Basques ont dressé de tels arbres dans divers pays d'immigration.)

Les fueros impliquaient le respect d'une bonne part d'autonomie administrative, juridique, judiciaires et fiscale mise en œuvre et défendue par des assemblées ou juntas réunissant les chefs de maisons localement ou au niveau de chaque province dans les « Juntas Générales » de Biscaye, Alava, Guipuzcoa, les « Cortes » du royaume de Navarre, le « Biltzar » du Labourd, les « Etats » de Basse-Navarre après la scission du royaume, et enfin la « Cour d'Ordre » de la Soule.

L'aspect le plus caractéristique des anciens usages portés par les fueros était le fondement de la vie administrative, sociale et religieuse sur la maison (= l'etxe, etche) plutôt que sur l'individu. La maison n'était pas seulement une construction abritant ses habitants. Elle formait un ensemble avec les terres, les biens divers, la place à l'église, la tombe ; elle réunissait parents, enfants, aïeux, cadets éventuellement, en communion avec l'âme des ancêtres ; elle exprimait et assurait la cohésion familiale et sociale de génération en génération. Elle était inviolable et devait être transmise intacte et indivise, le plus souvent à l'aîné (garçon ou fille en Labourd)) qui devenait le maître de l'etxe. Elle fondait une sorte de démocratie locale puisque les maîtres de maison participaient aux assemblées de paroisse où se traitaient les questions locales et envoyaient des délégués aux assemblées provinciales. L'égalité des chefs de maison était la règle et les nobles et membres du clergé étaient exclus des assemblées mais chaque province avait ses caractères propres, et surtout la Navarre où existait une hiérarchie des maisons et de leurs droits. Le terme de démocratie, largement repris par les nationalistes depuis la fin du XIX^e siècle ne doit pas masquer les limites du système qui n'accordait le droit de participer à la vie publique et de gérer les biens de la famille qu'aux seuls chefs de famille aux dépens des cadets. Certains pouvaient être tentés de partir sur des terres en marge de la paroisse (origine de villages comme les Aldudes ou Urepel) ou de chercher fortune ailleurs.

En France, la monarchie avait respecté les fors des provinces basques mais la Révolution égalitariste et uniformisatrice leur porta des coups fatals en supprimant tous les « privilèges » dont les « libertés » locales, en mettant en place une législation égalitaire sur les successions et en réunissant les trois « provinces du nord » au Béarn dans le département des Basses-Pyrénées.

Dans l'Espagne du XIX^e siècle, le carlisme combattit pour « Dieu et les vieilles Lois » contre le libéralisme uniformisateur du pouvoir madrilène et son échec signifia la suppression des fueros. Mais le thème des fueros survécut et inspira les premiers courants régionalistes ou nationalistes basques. Sabino Arana Goïri s'en inspira et en 1936 les Carlistes rejoignirent le camp nationaliste au nom des traditions, alors qu'une partie des Basques soutenaient une république qui leur avait consenti un statut d'autonomie.

Les églises du Pays basque français

Si l'on met à part la cathédrale de Bayonne, monument important élevé en style roman aux XII^e-XIII^e siècle puis reconstruit en style gothique de la deuxième moitié du XIII^e siècle au XVI^e siècle, et des églises récentes comme Sainte-Eugénie de Biarritz, église néogothique qui a remplacé une chapelle à l'aube du XX^e siècle, la plupart des églises basques anciennes présentent des plans très simples et des aspects extérieurs austères mais font corps avec les paysages, témoignent de l'histoire et de la foi des générations successives et constituent une part essentielle de l'identité du Pays basque.

1 - Les églises du Moyen Age (XII^e-XV^e siècle)

Trois faits essentiels

- un développement tardif des constructions lié aux retards par rapport aux régions voisines de l'achèvement de la christianisation et de la reconstitution de l'organisation religieuse, en particulier de l'évêché de Bayonne, après les ravages et la désorganisation dus aux expéditions des musulmans et des Normands et au désordre féodal,

- l'absence d'empreinte des grands ordres religieux de la famille bénédictine (dont clunisiens et cisterciens) qui ont eu ailleurs une grande influence civilisatrice, matérielle et morale.

- le rôle des ordres hospitaliers qui réussirent à attirer **les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle** à partir surtout de la création de l'hôpital de Roncevaux par l'évêque de Pampelune en 1132 qui le confia à des chanoines vivant selon la règle de saint Augustin.

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin (ceux de Roncevaux en particulier), les chanoines réguliers de Prémontré, les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (futur ordre de Malte)... développèrent leurs réseaux de **commanderies** et d'**hôpitaux** à travers le Pays basque et surtout sur les chemins de pèlerinage et ils importèrent l'art roman tardif puis l'art gothique qui n'ont rien ici de spécifiquement basque et qui d'ailleurs ne laissent qu'un héritage modeste (à Bidarray, à Roncevaux, à Saint-Jean-Pied-de-Port...), tant les destructions et restaurations ont depuis dénaturé la plupart des édifices médiévaux..

2 - Le tournant des XVI^e-XVII^e siècles : la période fut d'abord marquée par la Renaissance, la Réforme, la séparation croissante entre provinces françaises et espagnoles, la guerre latente ou ouverte entre France et Espagne et les guerres de religion particulièrement destructrices pour les églises ; c'est aussi la période du concile de Trente (1545-1563) qui lança la Contre-Réforme ou réforme catholique, marquée par le renforcement du

rôle du clergé séculier, une évolution des mœurs, le renouveau du pèlerinage de Compostelle, et les restaurations ou reconstructions d'églises, produisant ici un art religieux régional, bien distinct des régions voisines.

3 - Les caractères originaux des églises basques françaises

Ces églises ont certes des caractères communs mais celles du Labourd se distinguent nettement de celles de la Soule, tandis que celles de Basse Navarre, en position intermédiaire sont cependant plus proches de celles du Labourd sur lesquelles nous nous attarderons, compte tenu de notre itinéraire.

L'architecture labourdine se signale par son ancrage dans le milieu principalement rural, reprenant les mêmes techniques de construction, les mêmes formes simples, les mêmes proportions harmonieuses que l'architecture laïque.

Les églises ont généralement une seule nef sans transept, portent des toits à deux pentes douces et tuiles rondes, ont souvent des murs en simple maçonnerie et crépis à la chaux comme les maisons, des clochers aux formes variées, de la tour formant porche vers l'ouest en milieu de façade, bien utile contre le vent et la pluie, à peine plus haute que le faîte du toit de la nef et sans flèche, au clocher-mur (campenard), en triangle, en gable, en pignon fantaisie et éventuellement précédé d'un porche...

L'intérieur se signale par l'abondance du bois, par les plafonds en charpente souvent peints de cieux étoilés, par la présence de plusieurs étages de tribunes qui couvrent les deux murs latéraux, par la rareté des vitraux et par l'organisation originale du chœur. Les tribunes en bois ont jadis concrétisé la séparation des sexes durant les offices. Accessibles par des escaliers extérieurs droits, elles furent réservées aux hommes, tandis que les femmes s'installaient en bas dans la nef, souvent à l'emplacement de la tombe familiale lorsque celle-ci était encore présente dans l'église. Ces tribunes constituent une adaptation économique à la croissance de la population, en l'absence de bas-côtés contrairement aux grandes églises de pèlerinage du sud de la France, mais on voit aussi dans cette stricte séparation des sexes un aspect de la réforme des mœurs populaires par le clergé de la Contre-Réforme dont témoigne aussi la lutte contre la sorcellerie. Dans le chœur, on note la surélévation du maître-autel surmontant une sacristie que l'on rejoint par deux petits escaliers latéraux. Enfin on admire souvent derrière l'autel principal de beaux retables aux contenus très divers et parfois un bateau en bois pendu au plafond rappelle le rôle de la mer dans la vie d'une partie du Pays basque. Les églises de la Soule se distinguent en particulier par des toits hauts et aigus, des clochers-murs à trois pointes, symbole trinitaire et de larges tribunes sur un seul étage au revers de la façade principale.

Roncevaux

Roncevaux, un nom qui sonne clair dans nos mémoires d'anciens écoliers d'une autre république (non, non, pas la deuxième tout de même !...) où il évoque deux réalités bien différentes en apparence : d'une part **le site d'une embuscade meurtrière** tendue le 15 août 778 par des « Vascons », ancêtres des Basques, à l'arrière-garde commandée par Roland, comte de la marche de Bretagne, de l'armée du roi Charles, qui se retirait d'Espagne sans avoir pu reprendre Saragosse aux musulmans mais après avoir détruit la ville vasconne de Pampelune, et d'autre part **le passage des principales routes de pèlerinage** en direction de Saint-Jacques de Compostelle où l'on pensait avoir retrouvé, au IX^e siècle sous le règne d'Alphonse II roi des Asturies, les restes de l'apôtre saint Jacques le Majeur. Deux faits de grande importance et fortement liés puisque des récits et des chants relatifs au combat de Roncevaux, sans doute apparus très tôt et mêlant légendes et faits réels, se sont largement diffusés, entre autres, sur les routes du pèlerinage, dans les abbayes et autres hôtelleries visitées par les pèlerins, avant ou après la version définitive de « la Chanson de Roland » élaborée par un seul auteur vers la fin du XI^e siècle ou le début du XII^e.

Le récit du combat de Roncevaux que donne la Chanson de Roland, à plus de trois siècles de distance, ne prétend évidemment pas à la vérité historique que nous connaissons par de courts passages de textes contemporains, comme la « Vita Caroli » d'Eginhard. La Chanson de Roland privilégie la lutte contre les Sarrasins et en fait faussement les acteurs de l'embuscade à la place des Vascons en changeant la nature du conflit ; elle fait de Charles dès 778 un « empereur à la barbe fleurie », au lieu d'un roi trentenaire ; elle fait de Roland le neveu de Charles et elle crée des personnages comme le sage Olivier près du fougueux Roland et le traître Ganelon mû par la haine. Bien des mentions, comme le nombre des combattants ne sont pas crédibles et le site de la bataille n'est pas plus précisé que dans les textes historiques.

Mais tout cela fait d'un simple combat d'arrière-garde notre premier grand poème épique, reflétant les mentalités et les mœurs des hommes de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e siècle. Un temps où l'Europe connaît un grand renouveau, où la société achève sa réorganisation dans le cadre féodal, où l'Eglise l'encadre solidement et s'efforce de maîtriser et réorienter la brutalité et la violence du groupe des chevaliers, où la lutte contre l'Islam ne vise plus seulement à mettre fin à la menace mais s'emploie désormais à reconquérir une partie des terres chrétiennes perdues, d'abord en Espagne puis au Levant. La Chanson de

Roland exalte donc les valeurs des « preux » chevaliers mêlant piété forte et simple, bravoure, quête de l'exploit, sens de l'honneur, attachement au lignage, fidélité à son seigneur et déjà, amour de « la douce France », autant de valeurs que l'on trouve réunies dans l'épisode de la mort du « gentil comte Roland » cité ici dans la traduction de l'ancien français qu'en donnait « le Lagarde et Michard » de nos jeunes années .(l'adjectif gentil au XI^e siècle met en valeur la noblesse du cœur, la bravoure et/ou la noblesse de la naissance qui l'emportera ensuite dans le mot gentilhomme). Le dessin est de Pierre Joubert.



Dessin de Pierre Joubert

« Roland frappe
contre une pierre
bise, plus en abat
que je ne vous
sais dire. L'épée
grince, mais elle
n'éclate ni ne se
brise ; vers le ciel
elle rebondit.
Quand le comte

voit qu'il ne la brisera pas, très doucement, il la plaint en lui-même : « Ah ! Durendal, comme tu es belle et sainte ! Dans ton pommeau doré, il y a beaucoup de reliques ; une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile et des cheveux de Monseigneur saint Denis, et du vêtement de sainte Marie. Il n'est pas juste que des païens te possèdent ; c'est par des chrétiens que vous devez être servie. Ne vous ait homme atteint de couardise ! Par vous, j'aurai conquis tant de vastes terres, que Charles tient, qui a la barbe fleurie ! Et l'empereur en est puissant et riche. »

Roland sent que la mort le pénètre : de la tête, elle lui descend vers le cœur. Sous un pin il est allé en courant. Sur l'herbe verte, il s'est couché ; face contre terre ; sous lui il place son épée et l'olifant. Il a tourné sa tête vers la gent païenne : il veut que Charles dise, et toute son armée, qu'il est

mort, le gentil comte, en conquérant. Il bat sa coulpe et menu et souvent ; pour ses péchés il tend vers Dieu son gant.

Le comte Roland se couche sous un pin : vers l'Espagne il a tourné son visage. De bien des choses lui vient le souvenir : de tant de terres qu'il a conquises, le baron, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri : il ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en soupirer. Mais il ne veut pas s'oublier lui-même ; il bat sa coulpe et demande à Dieu merci : « Vrai Père, qui jamais ne mentis, qui ressuscitas des morts saint Lazare et sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous les périls, pour les péchés que j'ai faits en ma vie ! » Il a offert à Dieu son gant droit. Saint Gabriel l'a pris de sa main. Sur son bras, il tient sa tête inclinée ; les mains jointes, il est allé à sa fin. Dieu lui envoie son ange chérubin et saint Michel du Péril ; avec eux y vint saint Gabriel. Ils portent l'âme du comte en paradis. »

Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle au tombeau de l'apôtre saint Jacques le Majeur, fils de Zébédée et frère de saint Jean, qui aurait évangélisé l'Espagne puis subi le martyre en Orient sous Hérode Agrippa, devint à partir des XI^e-XII^e siècles, l'un des trois principaux pèlerinages de la chrétienté avec ceux de Rome et de Jérusalem, sans les risques d'interruption de ce dernier. Les restes du saint auraient été transportés en Galice par ses compagnons aidés par un ange et le tombeau oublié aurait été redécouvert au début du IX^e siècle par un ermite guidé par une pluie d'étoiles ou une étoile très brillante (Compostelle : champ des étoiles ou de l'étoile, étymologie discutée). On conserve un texte important à la gloire de Saint-Jacques-de-Compostelle, le « Codex Calixtinus » du milieu du XII^e siècle dont une partie, attribuée au moine poitevin Aimery Picaud, est consacrée à la description de ce pèlerinage et a finalement été titrée dans une traduction des années 1930 « Guide du pèlerin de Saint-Jacques » bien qu'il s'agisse d'un ouvrage destiné aux clercs et non aux pèlerins et très peu diffusé. L'auteur a fait ce pèlerinage à cheval et il décrit les chemins, les étapes, les sanctuaires à reliques à visiter, les caractéristiques des pays traversés et des habitants, donnant nombre de conseils pratiques. Il indique l'importance des ports de Cize entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux où trois des principaux chemins (la route de Tours, la route limousine et la route du Puy) se réunissent, la quatrième (la route de Saint-Gilles) passant par le Somport avant de rejoindre les autres routes à Puente la Reina. Il décrit, de façon assez floue sous le nom de port de Cize, le chemin des cols (Bentarte 1322 m, Lepoeder 1455 m, Ibaneta = col de Roncevaux 1057 m) en parlant d'un mont « si haut qu'il paraît toucher le ciel » et il invoque le souvenir de Charlemagne en route vers l'Espagne qui s'y fraya un passage à coup « de haches, de pics et de

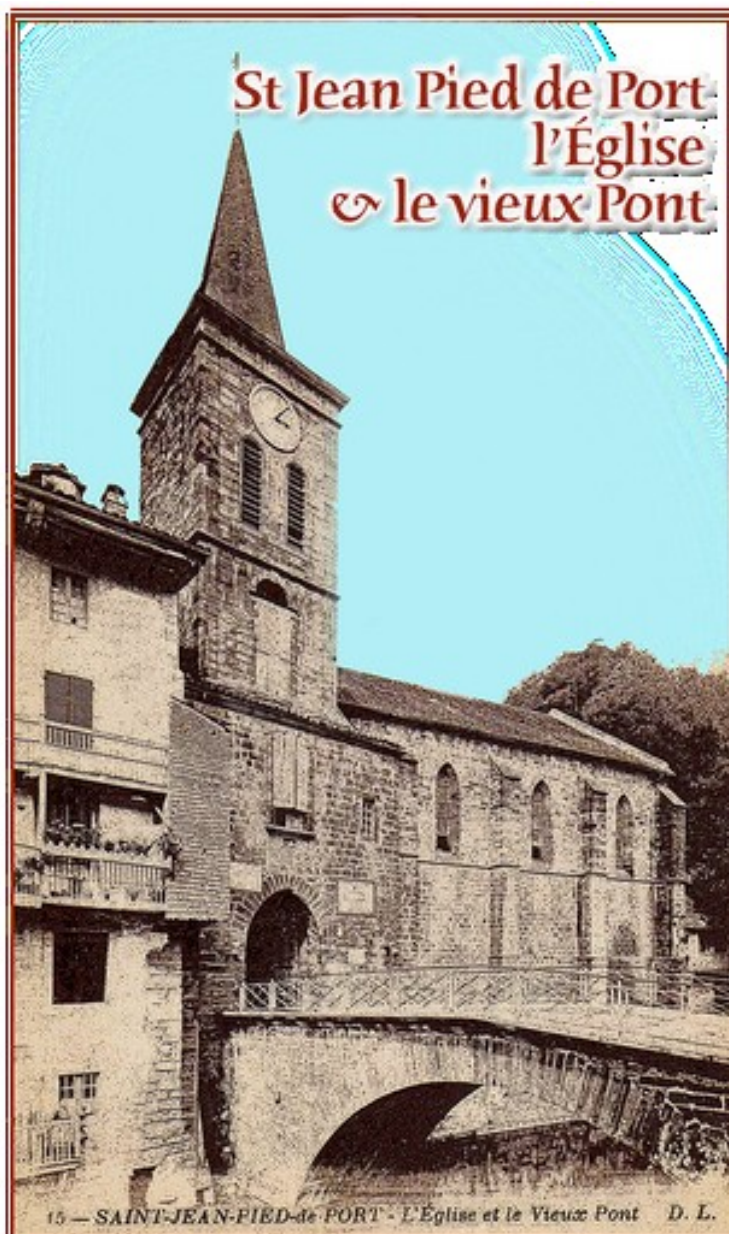
pioches »...et dressa une croix devant laquelle les pèlerins ne manquent pas de prier. Mais il indique une route plus facile par le Val Carlos « dans laquelle se réfugia Charlemagne avec ses armées après que les combattants eussent été tués à Roncevaux ». Il n'est d'ailleurs pas très flatteur pour les Navarro-Basques de cette contrée : « c'est un peuple barbare différent de tous les peuples et par ses coutumes et par sa race, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché, pervers, perfide, déloyal, corrompu, voluptueux, ivrogne, expert en toutes violences, féroce et sauvage, malhonnête et faux, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, dressé à tous les vices et iniquités etc. ». Manifestement, ce bon moine avait eu quelque mauvaise expérience en ces lieux. Si le combat de Roncevaux n'est illustré que par des sites légendaires ou des éléments commémoratifs récents, l'ancienneté et la vitalité du pèlerinage s'inscrivent dans un ensemble de bâtiments qui ont survécu à maintes péripéties.



Les pèlerins (ci-contre, statue de saint Jacques en pèlerin : bois polychrome du XVII^e siècle dans l'église Saint-Jacques de Châtelleraut) firent d'abord étape dans un petit hôpital au col de Roncevaux mais ne subsistent que les vestiges de la chapelle dont la cloche permettait jadis aux pèlerins de s'orienter dans le brouillard. Un nouvel hôpital-monastère s'éleva au XII^e siècle près du village de Roncevaux, confié à des chanoines observant la règle de saint Augustin avec pour prieur un chanoine de la cathédrale de Pampelune. La chapelle du Saint-Esprit à vocation funéraire, sans doute construite au XII^e siècle, fut liée par la tradition au souvenir du combat de Roncevaux comme sépulcre des preux qui y furent tués

(d'où le nom de « silo de Charlemagne ») ou présentée par d'autres comme sépulture de pèlerins morts durant cette dure étape pyrénéenne. L'église collégiale fut reconstruite au début du XIII^e siècle dans le style gothique français. Son cloître gothique très sobre résulte d'une reconstruction du XVII^e siècle après destruction du précédent par une forte chute de neige. L'ancienne salle capitulaire du XIV^e siècle, dite chapelle des Augustins, abrite le mausolée (du XX^e siècle) du roi de Navarre Sanche le Fort, l'un des vainqueurs de Las Navas de Tolosa (1212), étape essentielle de la Reconquista, et les fameuses chaînes prises dans le camp arabe et portées sur le blason de la Navarre y sont conservées .

Le combat de Roncevaux, le pèlerinage de saint Jacques et la Reconquista dont saint Jacques devint le saint patron ont donc été profondément mêlés au fil des siècles entre histoire et légende.



Le Pays Basque et la mer

Les paysages, les milieux de vie, l'histoire, les coutumes et même la cuisine opposent fortement l'arrière-pays montagneux et une longue façade maritime de Bayonne à Bilbao. Les côtes sableuses ou rocheuses offrent de nombreux abris et ont fixé une population importante qui a longtemps vécu de la pêche, du commerce mais aussi de la piraterie ou de la guerre avant que le tourisme ne prenne une grande importance. Les nombreux ports de pêche gardent le souvenir des hardis marins basques qui, dès le haut Moyen Age, mettaient les chaloupes à la mer pour chasser au harpon les baleines migrant chaque année pour leur reproduction, des hautes latitudes vers les côtes portugaises. Les contacts avec l'Europe du Nord-ouest furent précoces et lorsque les baleines se firent rares sur les côtes du Pays basque à partir du XV^e siècle, ils se dirigèrent vers l'Europe du Nord-ouest et bientôt vers Terre-Neuve et l'embouchure du Saint-Laurent. Cette activité fléchit à partir de la fin du XVII^e siècle et les Basques y développèrent en parallèle la pêche à la morue qui prit une grande importance du XVI^e au XIX^e siècle, par exemple pour Saint-Jean-de-Luz du côté français. L'empreinte de la présence basque reste forte dans cette partie de l'Amérique du nord et le drapeau basque occupe un angle des armoiries de Saint-Pierre-et-Miquelon. Des Basques participèrent aussi aux grandes expéditions de découverte et c'est l'un d'entre eux, Juan Sebastian Elcano qui ramena en 1522 l'un des 5 navires de Magellan au terme de la première navigation autour du monde. On pense aussi, bien sûr, aux nombreux affrontements maritimes qui conduisirent à la fortification des principaux ports. Les corsaires basques français ou espagnols, protégés en principe du traitement réservé aux pirates en cas de capture par les lettres de marque octroyées par leurs souverains, furent très actifs à la faveur des nombreux conflits entre les deux pays mais aussi contre d'autres adversaires, anglais ou hollandais. Dans un tout autre registre, à l'exemple de saint François-Xavier, l'un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, de nombreux missionnaires basques franchirent les mers pour aller évangéliser des populations lointaines et cette attirance pour de nouveaux espaces, malgré l'attachement à leur pays contribua aussi à la forte émigration basque vers l'Amérique latine à partir du XVI^e siècle.

La beauté et la variété du littoral ont aussi contribué à l'apparition du tourisme au XIX^e siècle, en parallèle avec l'attrait de la montagne et du thermalisme au Pays basque et en Béarn. Même si les paysages côtiers et les bains de mer ont attiré les voyageurs dès la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, le fait le plus marquant pour le Pays basque français se situe **sous**

le Second Empire après le mariage de Napoléon III et Eugénie de Montijo en 1853. Fille d'un militaire noble espagnol « afrancesado », rallié à la France durant l'épisode napoléonien, et d'abord éduquée en France, la future impératrice, conduite par sa mère fuyant les remous de la première guerre carliste, avait découvert, vingt ans plus tôt, la côte basque française et en particulier un village de pêcheurs qui commençait à attirer les visiteurs, Biarritz. Amatrice de bains et promenades en mer, elle revint et, victime de son intrépidité, faillit même se noyer en juillet 1850 dans une mer toujours dangereuse. Dès l'été 1854, Eugénie entraîna Napoléon à Biarritz et l'empereur, séduit à son tour, acheta un vaste terrain sur lequel s'éleva bientôt la villa Eugénie où une petite cour se réunit l'été jusqu'en 1868 avant le séjour d'automne à Compiègne. La ligne ferroviaire Bordeaux-Bayonne fut achevée par la Compagnie des Chemins de fer du Midi dès 1855 mais son prolongement vers Biarritz et Irun ne fut ouvert qu'en 1864. D'autres sites profitèrent de cet engouement pour le Pays basque et le Béarn parcourus par l'impératrice ou le couple impérial mais Biarritz fut la grande bénéficiaire. La présence temporaire de l'empereur, des ministres et des hauts fonctionnaires assurait le maintien de l'activité politique et administrative et les « grands » du monde d'alors, chefs d'états, ministres et diplomates étrangers convergèrent bientôt sur Biarritz pour profiter de ses atouts touristiques mais aussi ébaucher des négociations. Ici Napoléon III discuta avec Bismarck en 1865 des projets de réorganisation de l'Allemagne sans que l'on sache exactement ce qu'ils se dirent. Bismarck faillit d'ailleurs lui aussi se noyer lors d'un bain de mer et fut sauvé par un « guide baigneur », ce qui suscita quelques regrets après la défaite de 1870 !...

Sous le Second Empire, puis les premières décennies de la Troisième République, les bâtiments publics et les grands aménagements se multiplièrent : Bains Napoléon, casino, aménagement de promenades et du Rocher de la Vierge, chapelle sainte-Eugénie... En parallèle, aristocrates fortunés et grands bourgeois firent construire des centaines de villas sans plan d'ensemble, mêlant joyeusement les styles néomédiéval, néorenaissance, hispano-mauresque, régionaliste... et même le style Napoléon III ! Victor Hugo, dans son « Voyage aux Pyrénées » de 1843 avait dit son admiration pour le village ancien de Biarritz et ses craintes d'une évolution défavorable qu'entraînerait une réputation croissante.

« Je ne sache point d'endroit plus charmant et plus magnifique que Biarritz. Il n'y a pas d'arbres, disent les gens qui critiquent tout, même le bon Dieu dans ce qu'il a fait de beau. Mais il faut savoir choisir : ou l'océan ou la forêt. Le vent de mer rase les arbres. Biarritz est un village blanc à toits roux et à contrevents verts posé sur des croupes de gazon et de bruyère, dont il suit les ondulations. On sort du village, on descend la dune,

le sable s'écroule sous vos talons, et tout à coup, on se trouve sur une grève douce et unie au milieu d'un labyrinthe inextricable de rochers, de chambres, d'arcades, de grottes et de cavernes, étrange architecture jetée au milieu des flots, que le ciel remplit d'azur, le soleil de lumière et d'ombre, la mer d'écume, le vent de bruit... Je n'ai qu'une peur, c'est qu'il (le village de Biarritz) ne devienne à la mode. Déjà on y vient de Madrid, bientôt de Paris. Alors Biarritz, ce village si agreste, si rustique et si honnête encore sera pris du mauvais appétit de l'argent... Biarritz mettra des peupliers sur ses mornes, des rampes à ses dunes, des escaliers à ses précipices, des kiosques à ses rochers, des bancs à ses grottes, des pantalons à ses baigneuses... Et puis il y aura cabinet de lecture et théâtre. On lira la gazette à Biarritz ; on jouera le mélodrame et la tragédie à Biarritz... Le soir on ira au concert, car il y aura concert tous les soirs, et un chanteur en i, un rossignol pansu d'une cinquantaine d'années, chantera des cavatines de soprano à quelques pas de ce vieil océan qui chante la musique éternelle des marées, des ouragans et des tempêtes. » Déjà grincheux ce Victor... un écolo avant la lettre ?...



Biarritz : le Rocher de la Vierge, un jour de soleil...

Et pour terminer, un petit « quiz », pardon de ce vilain anglicisme, je veux dire un test de connaissances... sur quelques Basques ou personnalités d'origine basque parfois très célèbres, parfois moins... cités dans le plus grand désordre historique et thématique...(le recours à Google est proscrit !). Un intrus non basque (ni d'origine, ni de naissance) y est mêlé.

Cristobal Balenciaga, Elzaguirre
André Deyhérassary
Juan Sebastian Elcano
Roger Etchegaray
Dolorès Ibarruri Gomez
Agnès Souret
Maurice Ravel
Bixente Lizarazu
Mariano Eusebio Gonzalez y Garcia
Inigo Lopez de Loyola
Jean Borotra
Simon Bolivar
Pauline Aimée Biarez
Maria Eva Duarte de Perón
Georges Guétary
Francisco de Jasso ou Francisco Javier
Ernesto Rafael Guevara
Didier Deschamps
Sabino Arana Goiri